

« *Où es-tu, roi Étienne ?* » ainsi sonne la question de Mihály Babits dans son poème « La ville du Saint Roi ».

« Où es-tu, roi Étienne, quand nous avons besoin de Toi ? » le quêtions nous aussi.

Le roi Étienne est là, à nos côtés.

Tout comme il était aux cotés de Bethlen, Rákóczi, Kossuth, Imre Nagy, ou de Mindszenty, Endre Ady et Attila József. Saint Étienne est en nous, il fait désormais partie de nous. En établissant la Hongrie chrétienne, et en assimilant, par choix résolu, notre pays à l'occident, il ne nous a pas seulement montré le chemin à suivre, mais a également pris une place indéniable dans notre vie. Il est avec nous, dans notre quotidien et lors de nos fêtes, dans nos écoles, dans nos espaces publiques, dans nos églises, hôpitaux, poèmes, romans, films, et opéras-rock, ici et au-delà des frontières. A l'occasion de notre fête nationale nous nous inclinons devant lui, le remercions pour son courage, sa foi, sa sagesse et son humilité. Saint Étienne est le dénominateur commun de tous les Hongrois. Il est en nous en étant au-delà de nous, il est derrière nous en montrant le chemin.

Chers Célébrants !

C'est un honneur et un plaisir à la fois de pouvoir célébrer ensemble aujourd'hui - à l'initiative de Monsieur le maire – à Esztergom, ville natale de notre roi Saint. Après les célébrations du 20 août de l'année dernière à Székesfehérvár, nous sommes désormais témoins de l'alliance formelle de deux villes qui étaient d'une importance incontestable pour l'existence nationale de la Hongrie.

Chers résidents d'Esztergom, Messieurs les maires, je vous remercie de votre invitation !

C'est notre chez-soi et nos fêtes qui nous rendent ce monde parfois incompréhensible et perpétuellement changeant viable. Notre chez-soi est où nous nous sentons en sécurité, où nous avançons en toute confiance, où nous nous repérons. Notre chez-soi est notre espace que nous pouvons forger en fonction de nos envies et de nos besoins. C'est de là que nous partons, et là où nous revenons.

Et afin de nous retrouver dans le temps également, nous avons besoin de fêtes. De jours illustres, qui nous servent de guide et qui assurent notre sécurité dans le cycle du temps. Ces jours rendent notre vie supportable, mesurable, comparable et planifiable. Ils nous permettent à la fois de nous nous souvenir et de regarder en avant.

Notre chez-soi et nos fêtes – nos repères dans le temps et dans l'espace.

C'est un plaisir de le déclarer : nous avons un chez-nous. Cette région éventée du bassin des Carpathes est un coin du monde où tous les Hongrois se sentent chez eux. Nous apprécions le sable brulant de la Grande Plaine hongroise, « Alföld » sous nos pieds, le silence du Bakony, la vue éblouissante de la Courbe du Danube. Nous sommes fiers du plus beau parlement au monde, c'est une vraie aventure de traverser la mer hongroise à la nage, d'excursionner le Sentier Bleu, « Kéktúra ». Apercevoir le lac Balaton depuis Káptalantóti, ou admirer le massif du Bükk depuis Fehérkőlápa nous réchauffe le cœur. La saveur de la pomme de Szabolcs, de la prune de Szatmár, de l'abricot de Gönc, du raisin de Badacsony, de la pastèque de Drávaivány nous est familier. Nous sommes chez nous à Székelykő, Újvidék, Gömbaszög et Munkács. Nous avons façonné selon notre image et nous avons agencé selon nos besoins ce petit pays enlacé par les flammes. Et nous le savons tout autant, que ce pays est riche et aimable grâce à ses richesses naturelles et à ces habitants.

Nous avons un chez-nous, et nous avons des fêtes. Le 20 août n'est pas une tradition désuète, ni une fiesta moderne. Le 20 août est une fête au sens propre du terme. La fête qui nous rappelle encore et encore notre passé, et qui remplit notre avenir d'espoir année après année. Ce qui est anodin sera relégué en arrière-plan afin de laisser sa place à ce qui est important. Nous avons la possibilité d'éprouver de telles profondeurs et de nous élever à de telles hauteurs où nous pouvons vivre le sentiment d'appartenance évident de la nation hongroise.

Un moment d'une hauteur comparable était la promotion des soldats ce matin. Le moment où deux cents jeunes hommes en uniforme hongrois jurent en même temps de défendre l'indépendance de notre pays, les droits et la liberté des Hongrois au prix de leurs vies.

Hier soir nous nous sommes sentis fiers d'appartenir à la même nation lors de l'inauguration du Championnats du monde d'athlétisme, le plus grand évènement sportif jamais organisé en Hongrie dans le nouveau Centre d'athlétisme de classe mondiale.

Nous ressentions une solidarité incomparable le soir d'avant, quand plus de dix milles d'entre nous chantaient ensemble la chanson « Adj békét, Uram » (Donne-moi la paix, Seigneur) lors de la représentation reprise de l'opéra-rock « István, a király » (Étienne, le roi).

Nos cœurs battaient en rythme il y a quelques semaines en voyants le succès de nos champions du monde : les équipes d'épée, l'équipe masculine de water-polo, Máté Koch, Hubert Kós, Kata Blanka Vas ou de Dominik Szoboszlai.

Le bonheur s'est installé dans nos cœurs devant l'unité évidente d'une nation lors des trois jours de visite apostolique du pape François.

Et nous ressentons la force d'une communauté nationale lorsque nous nous unissons d'une manière sans précédent pour aider les familles transcarpathiques et ukrainiennes qui fuient une guerre sanglante.

Nous sommes donc chanceux. Nous ne pouvons être perdus ni dans le temps, ni dans l'espace, car nous avons une patrie, nous avons des fêtes nationales, des moments illustres quand nous ressentons que plus nous unie de ce qui nous sépare.

Mesdames et Messieurs !

Pendant les fêtes, même ceux qui n'ont pas le temps, l'occasion, l'attention ou la volonté de le faire dans leur vie quotidienne prennent place autour de la même table. Et à l'occasion d'être finalement à table, nous nous regardons dans les yeux, et demandons : comment vas-tu ? Et nous, les Hongrois, posons cette question avec une attention sincère, et répondons à cette même question avec une réponse sincère. Nous vous dirons ce qu'il en est. Les résultats des enfants à l'école, comment se sent notre grand-mère, les désaccords avec notre supérieur, tout ce qui s'est passé dans notre entourage proche et étendu également. Gare à celui qui nous demande comment nous allons !

Durant ma présidence d'un an et demi j'ai rencontré des gens de Somogy, de Nógrád, de Szabolcs, de Szatmár, de Bereg, de Komárom-Esztergom et de Budapest. J'ai visité la Transylvanie, la Haute-Hongrie, la Hongrie méridionale, le Prekmurje, et la Transcarpathie (de plus, comme nous n'en avons pas eu l'occasion depuis l'Avent, je pars mardi afin de revoir le Hongrois de la Transcarpathie). Je me suis assis sur le tabouret, j'ai écouté les joies, les fiertés et les inquiétudes, les doutes. J'ai discuté avec des parents, des enfants, des campeurs, des cadets, des parents qui ont perdu leur fils soldat, des entrepreneurs et des ouvriers d'usine, des policiers, des manifestants, des femmes dirigeantes, des aide-cuisiniers, des infirmières, des prêtres, des médecins, des étudiants et des enseignants. Ces rencontres m'ont permis de poser la question : comment allez-vous ?

Aujourd'hui je m'assoie à la table avec vous au sens figuré pour vous poser la question : comment allez-vous ?

Comment vivez-vous l'incertitude d'un an et demi de guerre chez nos voisins ?

Comment tolérez-vous la pression des arrivants clandestins à la frontière sud ?

Comment faites-vous face aux prix élevés et aux conditions difficiles ?

Pouvez-vous vous réjouir d'une nouvelle venue dans la famille, de la bonne récolte, du pain frais, d'un gentil mot, de l'attention, des soins, de la communauté ?

Nous pouvons rendre grâce aux décennies couronnées de succès de l'histoire de la Hongrie qui a entraîné l'amélioration de la situation de la plupart des Hongrois, et qui a anticipé des défis inattendus. L'épidémie de coronavirus a laissé une marque plus profonde et plus difficile à effacer que nous ne l'espérions. Et la guerre chez nos voisins aurait été toujours aussi déchirante, même si elle n'avait pas commencé lors de la fin d'une pandémie, et même si elle n'avait pas apporté des difficultés économiques transfrontalières. Je l'ai vu, et je le vois toujours dans les données économiques. Les prix sont incontestablement élevés en Hongrie. Je sais que les années de prospérité relative ont été suivies de périodes plus difficiles.

Mais je sais aussi combien il est déterminant pour notre bien-être de voir où nous allons. Si nous le savons : le pire est déjà derrière nous, il y a une chance que le lendemain soit plus facile et que le surlendemain soit encore plus facile.

Je vous remercie de regarder vers l'avant. Merci de traverser les moments difficiles avec persévérance, ténacité et créativité, et avec une diligence renouvelée qui font la réputation des Hongrois. Merci, d'avoir retroussé les manches au lieu d'avoir exprimé des plaintes abondantes, et d'être présents au travail, dans les usines, sur les champs, pour la protection des frontières et pour la lutte contre les inondations, dans les écoles, dans les hôpitaux, dans les foyers sociaux, dans les offices ou à la tête de communautés.

Je vous remercie de voir le bon côté de la vie au lieu de vous concentrer sur son revers. Et je vous remercie, de ne pas vous laisser faire ! Merci, d'avoir espoir dans la vie hongroise, et merci pour votre aide à montrer l'exemple aux jeunes. Merci, pour le soutien et l'aide que vous apportez à ceux, qui éprouvent un manque. Je vous remercie qu'avec vous, nous pouvons nous appuyer ensemble sur le futur.

Comment allez-vous ? – je vous pose la question. Et il y a peut-être plus de doute, d'incertitude, de peur et d'amertume dans la réponse sincère. Je vois et j'entends la voix de l'inquiétude, mais je ressens la force de l'espoir dans le découragement. La fête nous renforce dans cette idée. Le 20 août n'est pas une attraction touristique inutile, le 20 août est la fête réconfortante d'une nation qui croit dans son futur et qui est prête à agir pour.

Mesdames et Messieurs !

L'héritage de Saint Étienne n'appartient pas qu'au prince Imre. Presque un millénaire après sa mort il n'y a pas un Hongrois qui ne sait pas qui est roi Étienne. Son souvenir n'est pas celui d'une figure historique, d'un homme barbu dans une galerie, mais celui du père fondateur d'une nation qui a survécu à un millénaire plein de difficultés, et qui est toujours capable de se relever. Les enseignements de Saint Étienne, datant d'il y a maintenant presque mille ans, étaient en vigueur quand l'imprimerie et le papier n'existaient pas encore, et seront en vigueur même quand nous n'utiliserons peut-être plus le papier.

Derrière moi, nous pouvons lire une phrase de l'Épître écrite aux Colossiens sur la façade ouest de la cathédrale d'Esztergom, qui fait face au Danube. L'apôtre Paul fait référence aux mêmes vertus dans sa lettre adressée à l'Église de Colosses qu'évoque Saint Étienne dans ses Admonitions adressés au prince Imre. Ils nous invitent à éprouver de la bonté, de la patience, de la compassion, de la modération, de l'humilité, de l'honneur et d'amour. Écoutons-les ! Si nous prenons des décisions basées sur ces valeurs, nous serons différents des profiteurs, et nos descendants seront fiers de nous. Nous ne devons pas transiger sur ces valeurs. Il n'y a pas de place pour le compromis à ce propos. Si nous vivons en respectant ces valeurs, même les jours les plus durs ne pourront pas nous briser. Nous avons alors la possibilité de relever les défis la tête haute et avec toutes nos forces.

Nous le savons : nous ne sommes perdus ni dans le temps, ni dans l'espace, car nous avons un chez-nous et nous avons des fêtes. Il ne nous reste plus qu'à apprécier les paroles figurants sur la façade de la cathédrale : « quae sursum sunt quaerite » - cherchez ce qui est au-dessus !

Car c'est à LUI qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire.

Que Dieu bénisse les Hongrois, que Dieu bénisse la Hongrie !